

L'ODYSEE Miguel JORDANA

Je suis né en Espagne le 10 février 1912 à Igualada dans la province de Barcelone. La sage femme prétendant que cela portait malheur de déclarer son enfant le jour même de sa naissance, mes papiers portent la date du quatorze. Mes parents tenaient une librairie mais étaient surtout musiciens. Tous deux enseignaient la musique notamment le piano, si bien qu'il y avait chez nous cinq pianos dont un dans la cuisine. A une époque, nous avions même une cuisinière qui aimait jouer du piano. Après avoir épluché les légumes, fait son travail, il n'était pas rare de l'entendre jouer une sardane.

Typographe et musicien

Je suis allé au collège de Sarria (Barcelone) jusqu'à l'âge de 12 ans. En 1924, je suis entré à l'école d'Arts et Métiers de Barcelone, tenue par les Pères Salessiens, pour apprendre la mécanique. Toutes les places étant déjà prises, on me donna à choisir : il ne restait qu'une seule place d'imprimeur- typographe. En 1931, je suis revenu travailler dans une imprimerie d'Igualada, autant vous dire que la musique et mon métier ne s'entendaient pas toujours bien. Pour concilier les deux et sauvegarder ma liberté, j'ai fait mon travail à l'imprimerie me contentant de faire des « coups de main » dans l'une ou l'autre imprimerie de la place. Cela a marché de cette façon jusqu'au début de la guerre civile en 1936.

Secrétaire de syndicat

Tout au long de ma vie professionnelle j'ai été syndiqué. Comme nous n'étions pas suffisamment nombreux dans le métier du livre, nous étions rattachés au syndicat des métiers divers. C'était un syndicat d'obédience socialiste appartenant à l'union générale des travailleurs. En 1932, j'en suis devenu le secrétaire général régional et j'étais également secrétaire des jeunesses socialistes d'Igualada.

La guerre civile éclate le 18 juillet 1936

Mes parents étaient très croyants et ma mère mettait en permanence deux petites lumières à l'huile devant la vierge et c'est devant un Christ qui devait bien avoir trois cents ans d'âge que nous faisons notre prière en famille. Néanmoins, mes parents n'étaient pas franquistes mais socialistes. Je partageais leurs opinions. Après la victoire de Franco ils ont connu de très mauvais moments. Les fascistes ont fait un feu de joie sur la place devant chez nous avec tous les livres de la librairie jugés subversifs. Ils s'en sont bien tirés, si l'on considère que j'étais secrétaire des jeunesses socialistes, cela aurait pu être bien pire pour eux.

Les ouvriers se mobilisent

Aussitôt après le soulèvement de Franco (le 18 juillet 1936), le Président de la république Alcalá Zamora, doutant de la loyauté des officiers généraux qui cherchaient à soulever les garnisons fit une proclamation à l'armée : « Soldats, rentrez chez vous et donnez les armes aux ouvriers... » Ainsi, tous les soirs, il y avait la queue devant les permanences des syndicats et partis politiques pour se syndiquer ou s'enrôler contre les fascistes. En raison de la division syndicale il y avait les Autonomes, la UGT (union générale des travailleurs) d'obédience socialiste, la CNT (confédération nationale du travail) obédience anarchiste, le POUM (parti ouvrier d'union marxiste), autrement dit les Trotskistes et les divers partis de la gauche, cinq au moins si je me souviens bien, l'Estat Català... Chacun envoyait au front des centuries (colonnes de cents hommes), le chef étant celui qui parlait le mieux, sans tenir compte de ses capacités guerrières ou stratégiques. En tout, environ quinze commandements différents ! Quand l'un voulait faire un mouvement, l'autre répondait : « Ah, moi je n'ai pas reçu d'ordre de mon organisation ou de mon parti, j'attends... » C'était la pagaille. Dans ces conditions là, comment pouvoir gagner la guerre ?

Le 22 décembre 1936, j'ai été nommé secrétaire de la délégation du ministère de l'intendance du gouvernement de la Generalitat de Catalogne pour notre région qui compte trente trois villages dont je devais assurer le ravitaillement.

En 1937, on a formé en Catalogne l'armée populaire pour coordonner toutes les forces syndicales et politiques disparates comme cela avait déjà été fait au front de Madrid. A ce moment-là, j'ai demandé à partir au front, on m'a répondu : « Votre région est citée comme exemple pour la bonne organisation de son ravitaillement. C'est toi qui l'as créée, on a besoin que tu restes ici pour le moment. »

Juin 1937 : Je pars au front !

Finale­ment, on me laisse partir pour le front d'Aragon à Segura De Los Banos où je resterai jusqu'à la retraite du 13 mars 1938. On m'avait versé dans une compagnie de mitrailleuses, mais j'avais la fonction de commissaire politique ; quand celui-ci faisait bien son travail, c'était le père du soldat. Tous les jours je montais aux tranchées discuter avec les soldats, notant ce qui ne marchait pas, écrivant une lettre pour celui qui ne savait pas écrire, veillant à remonter le moral des gars qui avaient le cafard. Pour remplir cette tâche, sais-tu ce qui m'a beaucoup aidé ? Ma petite flûte. Quand je jouais c'était encore mieux que lorsque je parlais, les gars étaient contents. J'y tenais à ma petite flûte. Elle était attachée sous ma chemise dans un petite housse que ma mère m'avait faite pour partir au front. D'ailleurs, je vais te raconter des anecdotes où tu verras le rôle qu'elle a joué.

Je suis blessé à cause de ma flûte.

Mon meilleur compagnon à la guerre d'Espagne, je te l'ai dit, c'était ma flûte. Pourtant, un jour j'ai été blessé à cause d'elle, au tout début que j'étais au front. En tant qu'adjoint au commissaire politique, j'étais parti dans un poste avancé et, une fois de plus, je jouais de la musique avec les gars pour leur faire passer un bon moment. Il était peut-être quatre ou cinq heures de l'après-midi et je jouais sans le savoir un morceau qui était l'hymne de ralliement de Franco. Nous étions à cinq cent mètres des tranchées ennemies, le soleil se réfléchissant sur le métal de ma petite flûte m'a fait repérer par les gars d'en face. J'ai été touché, heureusement sans gravité et ce n'est pas pour cela que j'ai abandonné ma flûte. Elle m'a toujours suivi, cachée entre ma chemise et ma peau.

La cinquième colonne et... ma flûte

C'est Franco qui a inventé la formule « cinquième colonne », il avait dit : « J'attaquerai Madrid avec quatre colonnes, mais c'est la cinquième qui la prendra car elle est dedans. »

En territoire républicain, il y avait des fascistes (la cinquième colonne) qui sabotaient tout. Un exemple, tu as entendu parlé de la bataille de Teruel ? Les républicains ont pris la ville le 15 décembre 1937, quand ils ont attaqué il y avait de la neige partout et ils se cachaient sous des draps de lit. Dans mon secteur, nous avions mission de tromper l'ennemi en faisant une bataille de diversion pour qu'il déplace ses forces contre nous. Le commandement de la brigade avait fait distribuer des chaussures neuves à tous les gars. Ils n'avaient pas fait un kilomètre dans la neige qu'ils marchaient sur leurs chaussettes : les semelles étaient en carton bouilli, la cinquième colonne avait fait son travail. Nos gars étaient démoralisés. Le commandant se rendit compte qu'il fallait faire quelque chose : « Allez me chercher le gars qui joue de la flûte ! » Je suis venu le trouver, il m'expliqua : « Les gars ne veulent plus marcher à cause de ces saloperies de chaussures. J'ai donné l'ordre de faire de grands feux dans l'église pour qu'ils se réchauffent. Le cuisinot va distribuer du café et du rhum à volonté. Toi, tu vas t'arranger pour faire chanter les gars et leur remonter le moral, je compte sur toi. Vas-y ! » Je suis parti dans l'église où on séchait des couvertures autour des feux. Le café est arrivé. Des copains démon­taient des balles de fusil et versaient la poudre dans le liquide brûlant, à raison d'une balle par litre. Tu n'as jamais goûté à ça ? Pas besoin de sucre, c'est doux, mais c'est surtout un dopant puissant. Les gars chantaient, se réchauffaient, s'excitaient... On a fait distribuer des sacs à sable qu'on emploie pour les fortifications, six par personne pour se les mettre aux pieds. Quand le commandant a donné l'ordre de partir, personne ne protestait plus : « En avant ! » qu'ils criaient tous. La neige ne les gênait plus du tout. Notre attaque de diversion a réussi. Nos troupes ont conquis Teruel en deux jours, les Franquistes ont mis dix-huit jours pour la reconquérir.

A cheval sur une poutre.

Le 9 mars 1938, j'étais dans notre poste commando, dans un village du « no man's land » à Ségura de los Banos . Les postes avancés de l'ennemi étaient à peu près à quatre kilomètres de là. En riposte à notre victoire du mois de février sur l'Atalaya, depuis neuf heures du matin, l'aviation allemande n'en finissait pas de mitrailler autour de nous. Nous avions tous les nerfs ébranlés par les mitraillages incessants, alors pour aider à tenir le coup, j'ai sorti ma petite flûte et j'ai imité le bruit des mitrailleuses.

Nous occupions une maison à un étage, au premier notre bureau, en bas la cuisine. Je jouais devant la fenêtre du premier tout en surveillant ce qui dégringolait dehors. Soudain, j'entends un sifflement de plus en plus fort, je me dis « celle-là elle est pour nous ! » ça n'a pas manqué, tout le haut de la maison a été arraché, puis il y eut un grand souffle. Inutile de te décrire cet énorme VRAUM ! Il faisait nuit subitement, moi je me disais : « Je ne vois plus clair, je suis aveugle ! » Le sergent qui était dans la même pièce me disait : « J'ai les lèvres en compote, je saigne de partout... » Je savais qu'à gauche de la fenêtre il y avait une glace ronde qui nous servait pour nous raser, je tendis la main pour la prendre et me la mettre devant les yeux, mais je ne trouvais rien du tout. Finalement, la poussière et la fumée se dissipant, je constatais avec soulagement que je n'étais pas aveugle, j'y voyais un peu, mais stupéfaction ! Si je n'avais pu toucher la glace, c'est qu'il n'y avait plus de plancher. Le souffle m'avait projeté à cheval sur une poutre et mon bureau sur les épaules (une table d'écolier avec encrier amovible). Le cuisinier nous cria : « ça va là-haut ? Ici, la cheminée est tombée sur la casserole de riz. Je ne peux pas monter, il n'y a plus d'escalier et la porte du cellier est au fond sur les barriques ! » Lui et le caporal étaient indemnes. Cependant, je commence à réaliser que j'avais des éclats de verre sur la figure, plus de quarante, j'en garde encore quelques traces. On est descendu en se tenant aux poutres, je ne pensais plus à ma petite flûte, lorsqu'en appuyant sur les gravats je sentis quelque chose qui remontait sur la jambe de mon pantalon. Surprise c'était elle qui en tombant s'était planté dans l'encrier, indemne !

Attaque de Franco : notre front s'écroule

13 mars 1938, de bon matin nous entendions des bruits sourds, je me disais : « Qu'est-ce qu'ils font à secouer les couvertures de si bonne heure ? » C'était l'artillerie ennemie qui commençait à pilonner le poste du Vertice de Cruz Santa. Ce jour-là, pas d'attaques aériennes. L'après-midi, ce fut notre tour de recevoir les pilules . Il fallait déguerpir pour prendre position au sommet de la montagne, sous les obus. Je tenais la bride d'un mulet chargé de matériel et de munitions. Quand ça tape à cette cadence là, à chaque obus qui te siffle aux oreilles, tu te jettes par terre. Puis, au bout d'un moment tu n'arrêtes pas de marcher tout en te penchant le plus possible et tu finis par courir comme un zèbre, en baissant seulement la tête. Nous n'étions plus qu'à une vingtaine de mètres du sommet. Sans avoir rien compris, je me retrouve par terre, tenant toujours la longe de mon mulet. Je me relève tout hébété, ramasse mes affaires et repars. Je fais quelques pas et soudain la longe devient raide. Je me retourne, plus de mulet ! L'obus qui m'avait jeté à terre en m'arrachant mes musettes, avait coupé la longe et volatilisé le mulet. Malgré moi, mes jambes se sont mises à jouer des castagnettes. Je ne pouvais plus faire un pas. Une peur rétrospective, atroce, s'empara de moi. Les copains m'ont aidé : un qui prenait mes musettes, un qui m'aidait à marcher et qui me reconfortait. Finalement, à moitié groggy, je réussis à gagner la montagne. Ce que je vis de l'autre côté de la montagne ne me remonta pas le moral : la débandade de nos troupes à perte de vue, l'avance au coude à coude des troupes allemando-franquistes suivant les chars. J'étais atterré. Je me suis dit « c'est foutu ! » Pourquoi abandonner les positions ? Où allons-nous arrêter de reculer ? J'étais complètement démoralisé, reverrais-je ma famille ? Je me suis dit : « Il faut que tu partes et que tu dises adieu à tes parents. » Avec deux autres copains, on s'est mis d'accord pour quitter le front et partir chez nous en évitant la route.

Je rentre chez moi.

Combien de kilomètres avons-nous fait ? Je n'en sais rien. Nous avons trouvé la voie de chemin de fer à la tombée de la nuit. Nous l'avons suivie pendant des heures. Pour décrire notre position je vais te raconter une anecdote. Je me rappelle avoir dit à haute voix « kilomètre 555 » sans nous arrêter de marcher. Au bout d'un certain temps j'ai dit de la même façon « kilomètre 545 » et l'un d'eux me répond : « Il y a dix kilomètres que tu nous as dit la même chose. Résultat : dix kilomètres sans s'adresser la parole ! » Au bout de deux jours un copain voulut faire chemin seul. J'étais vraiment décidé à revoir mes parents, car je croyais que tout était foutu. Loin déjà du front, nous sommes arrivés à un barrage militaire qui récupérait les soldats et les regroupait pour les envoyer au front pour arrêter l'avance franquiste. Mon copain se trouvant tout proche de son village me dit : « Viens avec moi dans cette vigne, il y a là-bas un type qu'il me semble reconnaître. » Je l'ai suivi. Le gars lui a donné un habit de sa femme et l'a fait monter dans sa charrette, moi je me suis tapi sous le plancher. On a pu franchir le barrage sans encombre et arriver chez lui à Vilafranca del Penedès, où j'y demeurais un jour. De là j'avais à faire 39 kilomètres pour arriver chez moi, mais... le service d'autocar était suspendu. Je me suis décidé à ne pas prendre la ligne droite et faire un crochet par Barcelone en train. Ce que j'ignorais, c'est que les 18 et 19 mars Barcelone était bombardée à peu près toutes les heures par l'aviation italienne basée aux Baléares. Mon idée était de prendre le train pour Igualada, mais mes pieds étaient dans un tel état que j'arrivais en retard et manquais le train. Il ne me restait qu'une solution : faire un crochet par Manresa à 29 kilomètres de chez moi. Je tournais en rond dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. L'horaire était bon. Finalement, j'ai pu faire de l'auto-stop avec un camion qui m'a amené à quelques kilomètres de chez moi, ouf !

Enfin, à 21h30 le jour de la Saint-Joseph (jour de la fête des mères) j'ai franchi les portes de ma maison. Inutile de dire la joie de ma mère qui craignait le pire pour moi, car elle savait à quel endroit du front je me trouvais et ce qui venait de s'y passer. Elle me dit : « Mon pauvre garçon, on a rien à te donner à manger. » J'ai répondu : « T'inquiète pas maman, j'ai du pain, ce que je veux avant tout c'est soigner mes pieds. » Ce jour-là, j'ai mangé de la soupe aux tiges de coquelicot et pris un bon bain. Hélas, c'est ce qu'il ne fallait pas faire. Mes pieds étaient tellement mortifiés que la peau est restée dans l'eau. Impossible de poser un pied par terre. Ce qui n'est pas extraordinaire quand on pense au nombre de kilomètres accomplis du 13 au 19 mars 1938 avec des chaussures qui n'avaient presque plus de semelles. Je suis resté au lit cinq jours à me reposer et attendre que ma peau cicatrise.

Les franquistes ayant été arrêtés sur la Catalogne, le 31 mars 1938, après avoir embrassé mes parents, je repartais pour le front.

Retour au front.

Après avoir cherché partout ma brigade, je la retrouvais en Catalogne en train de s'organiser. Je me suis présenté au commandant qui n'était pas le même qu'au front d'Aragon. Je lui expliquais ce qui s'était passé : la retraite, l'état de mes pieds, les soins chez mes parents... J'ai été d'autant mieux reçu que je reprenais mon rôle au grade de commissaire politique par intérim (avant je n'étais qu'adjudant) et qu'on avait bien besoin de remonter le moral de nos troupes, car cela n'allait pas fort pour les républicains. Au bout de cinq jours on nous donne l'ordre de monter en ligne, protéger une centrale électrique. Notre position n'était pas enviable. Tenant le haut d'une montagne, nous étions juste au-dessus de deux barrages de Camarasa (Lerida) qui fournissait de l'électricité. C'est à dire qu'à nos pieds il y avait des milliers de litres d'eau. Nous en avions la vue... mais d'eau pas du tout. De temps en temps une équipe partait avec des mulets et faisait des kilomètres pour nous ramener quelques litres d'eau. Les soldats fascistes veillaient au grain pour nous assoiffer et ils y réussissaient. Plusieurs fois j'ai bu mon urine tellement je crevais de soif. Je peux même te dire que j'étais arrivé à la boire chaude car elle n'avait pas d'odeur alors que froide elle était amer. Nous en avons vraiment bavé dans ce coin. Il n'y avait plus rien à faire, les fronts craquaient les uns après les autres. Nous décrochions la nuit pour nous mettre en position de résistance le jour. De cette façon on est arrivé dans le secteur du Montsec (Lerida). Je place ici un fait réel qui

démontre la supériorité en matériel des troupes franquistes : il avait plu la nuit d'avant, nous séchions nos couvertures devant nos tranchées et ils en faisaient autant. Le gars qui était au poste d'observation nous dit : « Ma parole, ils fortifient ! je vois un groupe... » Avec le recul je crois que peut-être ils étaient en train de retirer l'eau des tranchées. Jusqu'à là nous n'avions pas entendu un seul coup de fusil de toute la journée, comme si nous avions décidé d'un commun accord d'une trêve pour sécher les couvertures. Son copain d'observation prit son fusil et disparut. L'ennemi riposta avec le fusil mitrailleur, nous aussi ; lui employa la mitrailleuse, nous en fîmes autant. Sa riposte fut le mortier, nous l'imitâmes ; alors il employa l'artillerie légère ; nous n'en avions pas, mais au bout d'un moment c'est la lourde qui leur répondit. Finalement, c'est un duel qui dura plus d'une demi-heure et prit de l'ampleur kilométrique. Je crois que quatre kilomètres de front se canardaient les uns, les autres... pour rien. Heureusement peu de dégâts, tout ça pour un coup de fusil.

On jouait au chat et à la souris : se fortifier le jour, décrocher la nuit... jusqu'à la province de Gerone. Une nuit nous trouvâmes un soldat blessé à la fesse par un balles explosive, on était juste devant une cabane de cantonnier. Avec trois copains on le transporte à l'intérieur, à la lueur de nos briquets on regarde sa blessure. Un énorme trou, la chair dessus toute noire. Un qui dit : « c'est la gangrène, il faut faire quelque chose. » Je dis : « Qui a son assiette propre ? » On m'en donne une : « Je veux une serviette propre sans poux... » Le blessé en a une dans sa musette. Je lui dis : « Prends ton assiette et urine dedans. » Avec un couteau de poche, je commence le nettoyage de tout ce qui était noir, sans anesthésie, bien entendu. Quand tout fut coupé, avec une autre serviette et ses urines, je nettoyais la plaie, mis sa serviette comme bouchon dedans plus une autre par-dessus. Il marchait avec beaucoup de courage, nous ne pouvions pas le laisser marcher ainsi et chacun son tour nous le transportions sur notre dos. Tout à coup, stupeur ! Le bruit d'un moteur se fit entendre de plus en plus fort, on se jette sur le bas côté et que voyons nous passer à quelques mètres de nous ? Une ambulance de l'armée républicaine. Un de nos gars se levant d'un coup va frapper le côté de l'ambulance. On parlotte et le blessé est pris en charge par l'ambulance qui le conduit à l'hospital de Ripoll (Gerone). Nous le retrouverons un peu plus tard en France.

Ne voulant pas tomber sous la coupe des fascistes, avec un autre copain, nous nous sommes dirigés vers la frontière française grâce à un bout de carte des Pyrénées. En voyant sur la carte le nom de Vall de Vianya, il me vient à la mémoire le nom du copain qui voulut faire cavalier seul lors de la retraite de l'Aragon. Justement, le chemin que nous suivions nous amenait par-là. Nous cherchons la maison et la trouvons, lorsque nous avons demandé à voir son fils, le père devint tout pâle, ses mains commencèrent à trembler et ses yeux s'humecter. Il croyait que l'on venait pour le prendre car il y avait malgré tout des équipes de récupération. On lui explique que nous sommes des amis de son fils du même bataillon et qu'en tant qu'adjudant du commissaire politique, je faisais la censure du courrier et que mon nom est Jordana. Pendant une de mes permissions au front d'Aragon nous nous étions écrit. Ce fut le déclic : il nous amena dans son cellier, rien ne nous disait qu'il y avait quelqu'un. Puis, caché derrière un fagot, nous voyons notre ami à plat ventre. La joie, les pleurs allèrent de paire. On nous prépara un bon casse-croûte et on nous indiqua le chemin le plus court pour arriver en France. Nous arrivâmes le lendemain vers midi.

9 février 1939 : Je passe en France

C'est la veille de mes 27 ans que je passe en France par le sentier de montagne qui nous conduit à Lamanère. Je donne grâce à Dieu de m'avoir épargné l'exode des routes espagnoles, dix-sept mois plus tard je connaîtrai celui de France. Non, je n'ai pas vu tous ces gens, hommes, femmes, enfants, militaires, à pied, en brouette, en auto-stop... fuyant Franco qui, sous les bombardements et mitrailllements allaient vers la terre d'asile : la France.

En suivant le chemin tracé sur la carte, je suis arrivé en bas d'une colline où se trouvait une maison en partie cachée par un énorme tas d'armes que les soldats avaient abandonnés là avant de passer la frontière. Je ne voulais pas que Franco récupère les miennes. Arrivé au sommet d'une petite colline, une borne portait le nom France, j'avais le cœur battant. C'était

pour moi un moment d'émotion intense, je pleurais. Désormais, pour moi, l'avenir c'était un grand vide. Pour combien de temps quittais-je ma patrie ? Reverrai-je ma famille ? De l'autre côté de la borne frontière je lus « Espagne », quel choc je sentis. Être à la fois si loin et si prêt de ma patrie ! Je n'étais plus seul. De nombreux soldats étaient là, un grand drapeau républicain était étendu, tenu aux quatre coins par des pistolets enfoncés dans la terre, chacun y déposait grenades, pistolets, munitions, couteaux, fusils... J'ai mis seulement mes grenades, j'avais vu des gars creuser des trous pour cacher leurs armes et j'en fis de même pour mon fusil et ma baïonnette.

Je sauve ma petite flûte.

En commençant à descendre en territoire français, je laissais les larmes couler en silence. Quand tout à coup : les douaniers. Ils nous fouillent et me prennent mon rasoir-couteau, car pour eux c'était une arme. J'ai eu beau m'expliquer en catalan, car je ne connaissais pas un mot de français, ils l'ont gardé. Ils découvrirent aussi ma petite flûte cachée dans une bourse entre ma peau et ma chemise et voulaient me la prendre aussi. Je me suis débattu et j'ai dit qu'elle avait fait toute la guerre avec moi : « C'est mon bien le plus précieux ! » Ont-ils compris ? je ne sais pas, mais en tout cas ils me l'ont laissée en me donnant un grand coup de pied dans le derrière en criant : « Allez, allez ! », c'est le premier mot de la langue française que j'ai retenu ! Descendus au village, on nous a groupés sur la cour d'un hôpital et fait défiler un à un devant des autorités qui demandaient : « Franco ou Négrin (chef du gouvernement républicain espagnol) ? » Tous ceux qui répondaient Franco montaient dans des cars stationnés près de la place. Dès le lendemain ils étaient reconduits en Espagne. Moi j'ai dit : « Ni Négrin, ni Franco : la république ! » Je rejoignais un groupe de gars qui n'avaient pas voulu retourner chez les fascistes. Nous avons dormi à même le sol humide pendant deux nuits. Des gars faisaient du feu et avaient l'air de bien s'entendre. Je suis allé vers eux : « Vous permettez que je me joigne à vous ? Je suis tout seul. Je pourrai vous distraire car je suis musicien, j'ai ma flûte ! » J'ai joué et ils m'ont accepté. C'était un groupe d'anarchistes militants, j'ai su plus tard que deux d'entre eux s'étaient manifestés à Marseille pour plusieurs coups de main. Je suis resté avec eux les deux jours et deux nuits où on nous a laissés près de la rivière.

A Saint-Laurent-des-Cerdans

Puis on nous a emmenés à Saint-Laurent-des-Cerdans. On couchait toujours à la belle étoile, jusqu'à ce que j'aie dormi à la gendarmerie. Eh oui ! à la gendarmerie. Je vais te raconter comment c'est arrivé. De tempérament optimiste, j'ai pensé que dans n'importe quelle situation, si déplaisante soit-elle, il y a toujours une porte de sortie, si on a la volonté de la trouver. Tout en tournant dans le camp, je cherchais la porte de sortie. Je me suis aperçu que dix à douze types quittaient le camp chaque matin pour faire une corvée de bois pour la cuisine. La gendarmerie leur avait fourni un brassard numéroté avec leur cachet. « Il n'y a pas moyen de sortir avec vous ? » que je leur demande. « Rien à faire sans laisser-passer » me répond-on. Or, j'avais fait la connaissance d'un lithographe : « Débrouille toi pour me trouver un brassard le temps que je dessine. » J'ai trouvé un morceau de tissu pareil au brassard et un autre prêté pour quelques heures. Il dessinait avec un crayon à copier violet, ce qui imitait la couleur du tampon de la gendarmerie. J'ai mon brassard avec un numéro volontairement illisible (on ne savait pas si c'était trente-trois ou trente-huit, pour me donner une chance supplémentaire. Dès le lendemain je suis sorti et j'ai été à l'appel des gendarmes. Tout a bien marché, je suis parti au bois. Plus tard, me rendant compte que certains copains allaient à la gare chercher du ravitaillement, je me suis enhardi jusqu'à aller au village avec eux pour entrer dans le pays. Un jour, je vais jusqu'à entrer dans un bistrot, c'était la coopérative. J'ai demandé si je pouvais manger quelque chose. On m'a apporté des œufs brouillés avec une chopine de rouge. Pour moi c'était un festin et je n'ai rien payé ! D'ailleurs, il faut dire que les gens étaient très chics avec nous et nous donnaient à boire. Certains nous donnaient même de l'argent. Je finissais mon repas lorsqu'un français qui me regardait me dit : « Puisque vous avez l'autorisation de sortir du camp, voulez-vous coucher chez moi ? Vous serez mieux qu'à

la belle étoile. » Tu penses que j'ai dit oui tout de suite ! Il me conduit droit à la gendarmerie... stupeur ! Que j'ai eu peur, j'en ai eu des sueurs froides. Pas moyen de reculer. On entre, la gendarmerie occupait le rez-de-chaussée et lui habitait au premier, ouf ! Il s'appelait Joseph Palombres et avait une petite fille de cinq ans qui s'appelait Marie-Rose, elle commençait à apprendre à lire avec son livre de lecture ; j'ai fait tous les soirs mes premières lectures syllabiques en français. Je m'y trouvais bien, j'avais trouvé la porte de sortie et je suis resté chez ce brave homme jusqu'à notre départ pour le camp de Septfonds, dans le Tarn et Garonne.

26 février 1939 : Septfonds

En arrivant à Septfonds, nous voyons une seule baraque de construite ! Il en faudra trente pour héberger dix-sept milles hommes et ce, malgré le voyage du ministre des affaires étrangères du gouvernement républicain, Alvarez del Bayo en mai 1938, pour préparer l'arrivée en France des combattants républicains. On nous organise par groupes de trente. Un sous-officier de l'armée républicaine (presque analphabète) nous inscrit sur des listes ; je me propose de l'aider, il accepte. Vous pouvez me croire qu'à l'heure de la distribution des repas, les bousculades et rouspetances pour avoir du rabiote étaient légion. Je me propose d'aider à l'organisation , j'établis une liste par ordre alphabétique. Pour le rabiote, on recommençait au début. Au repas suivant on repartait là où le rabiote avait fini. Le calme était permanent et les autres cuisines se demandaient comment c'était possible. Comme tout travail mérite récompense, en établissant les listes j'y avais glissé deux noms imaginaires et, à l'appel, il y avait deux copains du groupe formé à Lamanère qui avaient chacun une gamelle de plus. Deux rations supplémentaires pour un groupe de six, ce n'était pas si mal ! Cela a duré pendant tout mon séjour à Septfonds.

Organisateur de spectacles.

Un jour je mis un avis à la baraque du camp qui faisait office de poste, demandant à tous les musiciens et chanteurs se trouvant dans le camp de me contacter. Résultat : une harmonie complète (celle du corps des carabiniers) plusieurs chanteurs (dont un Garcia de l'opéra *de Barcelone) plusieurs musiciens (dont un violoncelliste disciple de Pablo Casals) et un violoniste de radio Catalogne. Avec tous ces éléments je forme un orchestre de cordes avec piano où je tiens la contrebasse. Nous obtenons la permission de sortir tous les jours du camp pour aller répéter au foyer du soldat, se trouvant au village à deux kilomètres. Le curé nous fournit une contrebasse et un violoncelle. Au camp, nous organisons des concerts avec pour cachet une tasse de café ou une tartine de pain beurré. Pour ça, je guettais à la baraque-poste celui qui touchait un mandat et que passant devant la baraque-cantine achetait l'une ou l'autre. Je le suivais pour voir où il couchait, puis j'allais le voir pour lui proposer un spectacle dans sa baraque ne lui demandant en contre-partie qu'un peu de ce qu'il avait acheté. Le tour réussissait presque toujours. Le curé nous organisait des concerts soit à Septfonds ou ailleurs et nous présentait comme « les artistes espagnols » (si vous aviez vu nos accoutrements !) J'avais organisé aussi un orchestre jazz avec un chanteur : Josep Brell.

Je suis arrivé à Montauban, là j'ai fait le tour des fermes des environs. J'avais appris à dire : « A-Vez-vous-be-soin-d'un-do-mes-ti-que ? » J'articulais bien car c'était tout ce que je savais dire. J'ai trouvé une maison où le fils était prisonnier, c'était le 28 juin 1940. Le patron me dit : « Aujourd'hui et demain, je vous garde. Vous dormirez et mangerez ici mais je ne vous paye pas. » Finalement le patron m'a trouvé une place chez un riche propriétaire. Je dois dire que le premier soir où j'ai couché dans un lit, je n'ai pas pu dormir. Habitué à la dure je ne pouvais me faire au confort du lit de plume et j'ai dû me résoudre à coucher par terre dans la chambre. Le dimanche il fallait garder les vaches au champ. Alors, je sortais ma flûte et je

faisais de la musique. Il y avait beaucoup de soldats français dans le coin et ils venaient m'écouter. C'était vraiment des concerts et pendant que je jouais ils gardaient mes vaches.

Ma seconde place : fils de maison !

Monsieur Allias , le patron de ma seconde place, était un ancien blessé de 14-18. Il marchait assez mal, mais je peux dire qu'il m'a traité comme son fils. Je ne connaissais pas grand chose à la vie de la ferme, mais j'y mettais de la bonne volonté et j'avais un bon patron. Je m'occupais des bœufs, j'allais travailler à la vigne et faisais tout ce qu'on me demandait. Figure-toi qu'un jour la patronne m'a dit : « Michel allez donc nettoyer le carré de fraise ! » J'y suis allé de bon cœur. Hélas ! j'ai si bien nettoyé que j'ai arraché aussi les fraisiers. Mon patron m'avait fait faire des papiers d'identité, je ne dépendais plus de l'armée et j'étais en règle. Un jour le patron et la patronne malades, il n'y avait personne pour s'occuper de la ferme. Le neveu du patron qui était en vacances vient me dire : « Une vache va vêler ! » Inquiet je vais à l'étable, mais je ne savais vraiment pas ce que je pourrais faire. Quand les pieds du veau apparurent, le neveu me dit :

- « Il faut l'aider ! »
- « Comment ? »
- « Attache une corde au pied du veau et tire ! »

J'a dû passer la corde autour d'un poteau de l'étable pour arriver à libérer la vache. Puis je suis allé faire mon rapport à la patronne : « Bien ! mais il faut tirer la mère tout de suite. Ce n'est pas dur, faites comme quand vous jouez de l'accordéon. » Je suis donc reparti avec un seau et j'ai tiré sur le pis comme si je jouais de l'accordéon, mais rien n'est venu. La sueur me coulait du front. En désespoir de cause nous sommes allés chez la voisine qui nous a envoyé sa gamine de douze ans, qui y est arrivé du premier coup.

Le patron et sa femme tombent malades. Le patron alors m'offre de m'occuper seul de la ferme et de partager les bénéfices : « Tu es courageux et on a confiance en toi, on pourrait faire des affaires ensemble. » Cela m'a fait grand plaisir, mais je n'y connaissais vraiment pas grand chose et je ne pouvais accepter : « Avec moi tout seul vous auriez plus de perte que de bénéfices »

« Eh bien ! cherche du travail dans une bonne maison, tant que tu ne l'auras pas trouvé ton assiette sera mise ici, tu coucheras chez nous et tu auras ta paye à la fin du mois. » C'est ce qui s'est passé jusqu'à ce que je trouve une place chez une vicomtesse.

Une vicomtesse m'embauche.

Le premier novembre 1940, j'ai quitté mon bon patron pour entrer chez Madame la vicomtesse de La Caze. Son beau-frère était commandant dans la marine, c'est lui qui avait été conduire la statue de la liberté à New-York.

J'avais imposé mes conditions : trois cent francs par mois, nourri logé soit le double de ce que je gagnais avant. Je suis resté chez elle jusqu'en février 1943.

Depuis l'occupation de la zone libre par les allemands (novembre 1942) on se demandait ce qu'ils allaient faire. En février 1943, on a arrêté tous les espagnols, on nous a emmenés à Muret dans le Tarn et Garonne. Nous avons compris que les allemands voulaient nous envoyer travailler en Allemagne. J'ai refusé de signer mon engagement. Un de mes copains musiciens était à Francfort : « Viens, j'ai une place pour toi, on fera de la musique... » ça n'a pas marché et les gendarmes m'ont averti que j'allais partir. De Toulouse à Saint-Malo nous avons embarqué pour Jersey où je me suis réveillé le 19 février 1943.

Ouvrier de la TODT

A Jersey, nous sommes devenus des ouvriers de l'organisation TODT qui construisait le mur de l'Atlantique. Il y avait des Espagnols, des Hollandais, des Russes, des Ukrainiens dont beaucoup de femmes. Les malheureuses se prostituaient pour un bout de pain. En décembre 1943, les travaux à Jersey étaient terminés pour nous, les Allemands nous ont alors évacués vers Saint-Malo.

Le monde est petit.

En février 1938, on avait pris aux fascistes un poste d'observation que nous appelions *Atalaya* à cause de sa hauteur. Ce jour-là, vers quatre heures de l'après-midi, c'était le bataillon américain Lincoln des brigades internationales qui avait attaqué. Fait curieux, deux jours auparavant en Amérique, il y eut des manifestations pour empêcher que ce bataillon n'embarque pour l'Espagne alors qu'il était déjà là depuis plus de huit jours. Je suivais l'avance américaine en tirant un mulet chargé de deux gros bidons de café chaud aromatisé au rhum. Juste devant moi, il y avait un Américain, très grand type, qui déroulait, montée sur son dos, une bobine de fil téléphonique branché à l'autre bout sur le poste de commandement. Le gars tout en avançant, parlait au téléphone, commentait ce qui se passait pendant cette attaque. Sa silhouette m'est restée dans la tête.

A Cherbourg, après la libération je jouais de la musique dans un dancing appelé « Au Massif Central ». Un jour, un marin de commerce m'entendant chanter en espagnol m'interpella :

- « Tu es espagnol ? »
- « Oui j'ai fait la guerre d'Espagne. »
- « Dans le bataillon Lincoln ? »
- « Oui ! »
- « Dis-donc, que faisais-tu en février 1938 ? (date de la première intervention américaine sur le front espagnol)
- « A quatre heures de l'après-midi on est montés à l'assaut de l'Atalaya, mais moi j'étais derrière... »
- « Où ? parce que moi aussi j'étais derrière ! »

Alors je lui raconte mon mulet, le café à monter en ligne, qu'un copain distribuait au fur et à mesure de notre avance :

- « Même qu'il y avait un américain qui marchait juste devant moi en déroulant une bobine de fil téléphonique et qui donnait des renseignements au commandement. »
- « Ne cherche pas, c'était moi qui parlais au téléphone. C'est vrai ce que tu dis, je me souviens du mulet et du café chaud... »

Tu vois, Pierre comme le monde est petit.

Cherbourg

De là, on nous a encasernés à Cherbourg à la caserne Protaut deux jours avant de nous emmener à Sottevast pour travailler sur les rampes de lancement de V2. Je suis revenu définitivement à Cherbourg (Equeurdreville) le 2 janvier 1944 et j'ai connu le foyer des travailleurs (appelé Casa del cura par les Espagnols) deux mois plus tard. La première fois où j'ai mangé à la cantine du foyer, nous avons eu des haricots et des patates, ça me changeait du menu des Allemands c'est pour ça que je m'en souviens.

Carnet de Michel Jordana

A Equeurdreville, un copain ouvrier boulanger à l'Arsenal, est venu me voir avec un banjo. Il m'invite à aller le 29 février 1944 au foyer des Requis. J'y vais le 2 mars pour une répétition de musique. Il y avait un piano, un banjo, un accordéon, un violon. Au violon c'était Renouf. Je sors le saxo et la flûte. On m'entoure, et on fait des commentaires en ma faveur. Le journal du foyer en parle. Le 5 après souper, j'y retourne. C'est une espèce de patronage pour grande personnes où je mange pour dix francs. Le 12 je joue sur le podium « Perle de cristal » accompagné au piano, puis « Sérénade de Schubert, « Czardas de Monty »... Je leur demande une chambre, on m'en propose une à trois à la Divette à Cherbourg. Je refuse car je veux être seul pour étudier la musique, j'en aurai une rue Thiers le 29 mars. Je retourne jouer au foyer et le 29 il y a concert avec « l'orchestre symphonique ». Après le concert, le chef me demande de jouer de la flûte. Le 2 avril, le gars du foyer m'offre un gueuleton et pendant le repas je suis l'objet de toutes les attentions. Il y avait du vin de plusieurs sortes et je suis sorti de table un peu éméché. Avant de se quitter on a fait une photo.

Le débarquement

J'ai vécu le débarquement à Equeurdreville, mais je n'ai rien entendu. J'étais allé au cinéma la veille avec les copains et dormi à Equeurdreville au lieu de rue Thiers à Cherbourg.

Au matin, je me lève pour faire pipi, j'ouvre la porte, il y avait un Allemand baïonnette au canon, défense de sortir. J'ai dû pisser la porte ouverte ! On coulait des blockhaus à Querqueville, Quand il y eu les bombardements de Valognes, j'étais en train de pousser le chariot de béton avec une femme Russe, les avions passaient au-dessus de nos têtes.

Mon mariage

En 1944, le jour de mon mariage un moment ma femme se demandait où j'étais passé. J'étais en train d'écrire l'événement à mes parents. Ma mère avait trouvé un canal par la Suisse pour me faire parvenir des nouvelles, mais moi je n'avais pas de moyens, si bien que cette missive annonçant mon mariage est arrivée après l'annonce de la naissance de ma fille en août 1945. Avant j'avais pu donner des nouvelles par le canal de la Croix Rouge.

Premier retour en Espagne.

En août 1958, dix-neuf ans après, j'ai pu enfin retourner en Espagne. Inutile de dire que mon cœur faisait tac-tac. Nous sommes d'abord passés chez ma sœur à Barcelone : « Est-ce que tu as averti de ton arrivée, tu sais maman a eu plusieurs fois des syncopes, il faut absolument la prévenir. » J'ai dit que j'arriverai entre le 8 et le 10 et ma sœur nous a accompagnés à l'autobus. Elle a ensuite téléphoné chez nous pour dire que je serai arrivé entre 9 heures et 9 heures un quart. Ma sœur aînée était professeur de coupe au Patronage, mon petit-neveu était à la maison, il s'écria : « Tonton Michel arrive par l'autobus ! » Toute la famille s'est précipitée dehors. Ma sœur était mariée mais je ne connaissais pas son mari. Oh scandale ! J'embrasse ma sœur et mon beau-frère en pleine rue, or en Espagne on ne s'embrassait pas comme ça. Déjà en arrivant en gare de Barcelone, les gens disaient autour de nous : « C'est des français » parce que les enfants avaient des pantalons longs. En Espagne on ne met pas de pantalons aux petites filles, aujourd'hui ça a changé mais à l'époque ! Il y avait encore le « jour femme » et « le jour homme » dans les piscines.

Bref, il y avait plein de monde dans la rue à m'attendre, ne manquait plus que la musique municipale ! Pour faire les huit cents mètres qui nous séparaient de chez moi, il nous fallut presque une heure. J'avais hâte d'arriver à la maison, des amis portaient nos bagages.

Ma mère était assise à sa petite table à l'arrière-boutique. Elle avait vingt ans de plus que moi, je cours l'embrasser et bien sûr la première chose qu'on fait tous les deux c'est de pleurer de joie. Mes enfants me voyant pleurer se mettent à pleurer aussi (j'avais quatre enfants). Tout le monde pleurait pour arroser ce retour.